

APACHES

1

Les mac-mahoniens
Fritz Lang



Bruits de couloir

Hotel by the River (Gangbyun Hotel). Réalisation et scénario: Hong Sang-soo. Montage: Son Yeon-ji. Musique: Dalpalan. Avec: Kim Min-hee, Ki Joo-bong. Distribution: Les Acacias, sortie le 29 juillet.

Il n'y a, au début du dernier film de Hong Sang-soo, quasiment rien. Un paysage surexposé au travers d'une fenêtre, une pièce en tons de gris, des murs vides. Dans ce rien néanmoins, un homme peine à se déplacer. Il titube un peu, s'accroche tant bien que mal à la table, tente de se relever et avec lui, nous titubons aussi, notre regard n'est pas stable, il est prêt à vaciller à la moindre bourrasque.

Ainsi nous nous réveillons, avec l'impression et les reliques d'une longue nuit d'insomnie. Embarqués avec cet homme, sortis de la chambre, nous parcourons les couloirs d'un hôtel, arrivons dans une salle à manger, fumons une clope sur le perron. Et c'est étrange, car à bien y regarder, nous sommes seuls, complètement seuls dans ce lieu que l'on s'attend pourtant à voir animé. Ces couloirs devraient être traversés par d'autres que nous, ces grandes tables accueillir familles et amis. Quelque chose cloche, ou bien peut-être avons-nous mal vu, mal entendu.

Il y a quelque chose d'étrange dans cet hôtel. Comme si le bâtiment, la ville qui l'entoure, devait se réveiller à l'aube — qui sait? — et accueillir ces personnes qui alors commencent une journée que nous ne verrons pas. C'est comme si la ville cachait qu'elle était vraiment, pour ne nous faire parvenir que quelques éléments de sa topologie. Pourquoi pas, si c'est de cette solitude dont a besoin le personnage principal, que nous découvrons père, toujours parcourant l'hôtel. Hong Sang-soo nous propose un après-midi dans une ville déserte, nous y allons de bon cœur. La première journée passe, entre un rendez-vous manqué dont on ne comprend

pas grand-chose et une rencontre — tout de même! — au bord de l'eau. Ou bien est-ce une semaine, une matinée? Toujours cette même lumière, rien ne bouge, un peu de neige seulement qui vient aplanir ce qu'il restait de relief dans l'image.

Mais il y a un danger, à s'attarder dans cet hôtel abandonné, celui de ne plus jamais voir personne, non pas parce que personne ne serait effectivement là, mais parce que l'on ne pourrait plus se reconnaître, parce que l'on se perdrait du premier, au troisième étage, sans aucun espoir d'être un jour vu à son tour. Et c'est ce risque qu'il faut conjurer, dont il faut tenter de s'échapper, car ce qui viendra rompre le charme, ce qui interrompra le déroulé inextricable du temps, c'est une rencontre, puis une parole.

Dans *Le Vent se lève* de Hayao Miyazaki, le personnage principal se retire de la société afin de rebondir après le crash du prototype d'avion dont il avait la charge, pour digérer son échec, pour repartir confiant et apaisé. Dans les montagnes, un hôtel où il n'y a pas de moustiques, pas de chaleur, pas de soucis, où l'on peut enfin se reposer. Le temps s'arrête, les bruits du monde et les nécessités du quotidien s'évanouissent, de sorte qu'il ne reste plus comme seul passe-temps que de s'occuper de soi, d'écouter la parole des autres. C'est *La Montagne magique*, et Miyazaki en fait le nouveau point de départ de son film; après avoir touché le fond, on vient s'y soigner au contact de ses habitants. *Hotel by the River*, c'est la même chose, c'est *La Montagne magique*, et ce n'est pas un lieu dans lequel on pénètre à loisir. On y est invité ou alors on s'y réveille, sans trop savoir pourquoi, comme par enchantement,

en réponse à une profonde détresse. Les personnages n'errant pas sans buts dans les couloirs de l'hôtel, ils ont tous l'objectif d'aller mieux, de rectifier le parcours de leur vie, d'être un peu plus en paix avec eux-mêmes. C'est pour cela qu'ils sont là. Alors l'hôtel s'exécute et exauce leurs souhaits, il modifie la réalité de l'espace-temps, non pour faire survenir le déroulement logique du récit, mais une version légèrement améliorée de celui-ci. Il ne s'agit pas de tordre le destin et le réel selon les plaisirs des résidents, mais plutôt de mettre en relation les bonnes personnes, au bon moment; c'est une force mystérieuse qui a poussé le père à contacter ses fils, tout comme il était nécessaire que ses deux voisines de chambre le rencontrent, quand bien même il faudrait pour cela disparaître brièvement. Cet hôtel est assez simple, ses miracles relèvent plus de l'improbable coïncidence que du surnaturel — une disparition par-ci, une voiture qui réapparaît par-là. Ce n'est pas d'un esprit dont les Hommes du film ont besoin, mais d'un coup de pouce, d'un prétexte pour enfin se parler, s'écouter. Les êtres qui habitent le lieu sont seuls et c'est la raison de leur mal-être; au début du film, c'est à eux-même que se parlent les personnages. L'hôtel, lieu de passage vide, devient un lieu de rencontres, de rendez-vous et de retrouvailles. Des rencontres salvatrices, car elles amènent au dialogue, à l'ouverture. La seule présence réconfortante d'une confidente rassure l'une des jeunes femmes, mais c'est côte à côte, dans la neige, qu'un dialogue s'établit; rien d'important n'y est dit — il y est question de neige et de chiots — pourtant c'est à ce moment que l'horizon s'éclaircit pour le couple féminin; par la parole, quelque chose s'est ouvert. C'est par les mots que le trio masculin trouve un début de cohésion, alors que le père offre des peluches et révèle à ses enfants le sens de leurs prénoms: la parole, l'écrit, le dialogue permettent de tisser un lien ténu, mais salvateur d'amitié ou de filiation.

Ces rencontres donc, ouvrent les portes de chambres inhabitées. En y rentrant, on ne sait combien de temps on y restera, et le temps est bon, et il s'étire. Rien de ce qui se produit dans cet hôtel, n'est éternel, le mouvement des êtres est premier face à l'intégrité des lieux. Lorsque les personnages arrivent, sans passé ni réelle préhension de leur futur, sans aucune compagnie pour le moment, ils parlent comme on récite un texte, en espérant trouver réplique. Car derrière les murs, d'autres personnages se sont couchés et au milieu de leurs rêves, il est possible que quelques voix traversent les cloisons. Lorsque Jung, le père, quitte pour la première fois sa chambre, il hésite au milieu du couloir, l'escalier en face de lui, un regard vers la gauche puis la droite. Il n'y a pas de doute pourtant, c'est en bas qu'il faut aller, mais à cet instant Jung pressent que d'autres âmes habitent les lieux et que l'hôtel, pour peu qu'il patiente encore un peu, lui en fera voir les contours. Un jour, les murs libéreront un nouveau personnage, pour le moment on parle, on dit souvent la même chose, on hésite encore à en dire plus, on devient intime avec cet autre qui n'existe pas encore. Dans cet hôtel cinéma, le temps se crée, il se dilate et se comprime. Il vient au chevet de l'un des personnages, lui sert d'écrin et lui accorde un peu de répit, un peu de repos pour s'en remettre. L'espace aussi s'est modifié — d'une ou deux pièces —, c'est à parier que personne n'est passé dans les mêmes couloirs, que pour l'un le soleil illuminait le restaurant, tandis qu'un autre l'a toujours vu dans la pénombre.

Malgré tout et contre tout ce qui dans ce film éloigne les personnages les uns des autres, parfois un miracle se produit et quand on est cet homme miraculé, dans cet hôtel, et que l'on raconte des histoires, alors on ouvre la sienne, on la partage avec celle des autres chambres.

MARION GERHARDT

Retour de m

En Avant
Michael Stoo
Sharon Calh
sortie le 4 m

En Avant
avant son
autour d'un
son scénario
la fadeur d
qui s'expliq
œuvres du
D'une base
groupes se r
péripiétés, s
valent en p
annoncée de
et Cie (Peter
le fonctionn
l'apparence
portes accro
la voie ver
Cette capaci
s'ancrer vive
semble-t-il,

En comp
de monstre
pavillonnair
rappelant L
ersatz mal d
Tout comm
(Peter Sohn
ne captent p
sont si ban
sion d'avoir
Alors, soit,
blement sa c
ter d'être
facture. Tou
ment bien
lieu qu'il dé
constat dép